

# J'ai envie de pleurer

Alice

Jeudi 24 septembre 2015

J'ai envie de pleurer, depuis quelques jours. Presque en permanence, et surtout lorsque je pense à moi-même : à ce que je suis, à ce que je fais... À ce que je vois, aussi. Cependant, ces observations ne me suffisent pas à comprendre ce qu'il m'arrive. J'ignore pourquoi je me sens ainsi. Suis-je triste ? Ému par la beauté de ce monde que je feins souvent de détester ? Il ne me semble pas impossible non plus que je m'invente un état léthargique spécifiquement pour ressentir cet ersatz de tristesse, pour y baigner comme dans une transe que l'on induit par la force – ou la faiblesse – de l'esprit. Cela m'arrive de plus en plus souvent, et dure de plus en plus longtemps, mais voilà, je me comprends de moins en moins.

Ce qui est frustrant, c'est que les larmes semblent somnoler à la lisière de mes yeux sans jamais exploser. J'y arrive, parfois, mais cela peut prendre du temps. Aujourd'hui, rien n'y fait. Mais je ne désespère pas. Si certains, opprésés par cette société qu'ils ne savent ignorer, ont honte de pleurer, d'autres n'y voient, je pense, aucune utilité (je ne fais là que des suppositions sur des êtres que je n'ose que rarement approcher). Pour ma part, j'ai presque envie de dire que je n'attends généralement que ça. Quand un réceptacle est plein et inutile, il convient de le vider aussi tôt que possible, afin de voyager plus léger. Pourquoi donc si peu de personnes semblent le comprendre ? Enfin bon, la compréhension n'est pas mon fort non plus, ces derniers temps, et on va encore me reprocher de juger n'importe qui sur n'importe quoi. Je ne prétends pas que vous auriez tort, d'ailleurs.

À défaut de pouvoir me libérer, j'en profite. Cet état parfois presque végétatif semble amplifier tout ce qui traverse mes sens, en particulier en cette période où l'hiver semble se glisser entre nous, dans les rues, et jusque dans les habitations, sans être encore remarqué par tous. Une lumière pastel à la température imprévisible éclaire brièvement notre entourage avant que tout ne replonge dans une nuit qui, elle, ne parvient pas à exercer le moindre charme significatif sur moi. Je profite donc de la journée pour placer mon regard partout où rien ne le rejette. Le ciel vide, que l'on pourrait croire sans intérêt, me captive ; même quelques pierres ridicules serties dans un trottoir peuvent

retenir mon attention plus longtemps que je n'aurais pu le croire moi-même. C'est à n'y rien comprendre (pour changer...), mais j'en retire un plaisir certain, à tel point que j'en viens parfois à me demander si l'envie de revenir à ce qu'on appelle la joie est réelle ou non. Cela commence à faire beaucoup d'incertitudes, mais voilà, je ne sais jamais ce que je veux. Peut-être que tout le monde peut se comprendre aussi mal que je me comprends, mais que les autres n'ont pas ce problème car ils se posent moins de questions. Je ne sais pas. Les autres, je les comprends encore moins que moi. Normal, je suppose.

Le problème, c'est que mes contemplations ne laissent guère de traces, et que le temps continue à passer, à peine gêné par ma présence en travers de son chemin. Je me réveille de temps en temps, aperçoit les heures mortes loin devant moi, et m'efforce de faire quelques pas pour les rattraper, uniquement pour m'écrouler de nouveau un peu plus loin. Cela dit, on raconte souvent qu'il peut être bon de prendre son temps, parfois ; de ne rien faire de spécial. Mais j'ai peur de trop m'y habituer, et de devenir aussi vide que le ciel dont je vous parlais tout à l'heure, comme par identification. Sérieusement, il faut que je me bouge. Mais j'ai envie de pleurer, tout de même, par moment. Et je ne sais pas pourquoi.

Alice